

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le métier d'homme

Du même auteur

Éloge de la faiblesse
Éditions du Cerf, 1999 ;
Marabout, 2011
Ouvrage couronné par
l'Académie française

La Construction de soi
Un usage de la philosophie
Éditions du Seuil, 2006
et « Points Essais », n° 680, 2012

Le Philosophe nu
Éditions du Seuil, 2010
Prix Pierre Simon-Éthique et société
et prix Psychologies-Fnac

Petit Traité de l'abandon
Pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose
Éditions du Seuil, 2012

Alexandre Jollien

Le métier d’homme

Suivi de

« La pratique spirituelle,
un autre nom pour le métier d’homme »

(Entretien avec Bernard Campan)

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-0211-1674-8
(ISBN 978-2-02-052606-7, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2002,
et février 2013, pour l'édition de poche

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Corine,
À Jean-Marc Flükiger et à Dominique Rogeaux.*

Le Métier d'homme n'aurait pas vu le jour sans le soutien inconditionnel de Jean-Claude Guillebaud, André Gilloz et Pierre Carruzzo.

L'homme qui a écrit ce livre peut compter jour après jour sur des amis qui l'accompagnent dans son combat joyeux. Les lignes qui vont suivre leur doivent beaucoup. Merci donc à mes parents, à mon frère, Franck. Merci à Yvette, Marie-France et Hector Smith, Marie-Madeleine, M.-F. Clément, Étienne, Jean-Philippe, Massimo, D. Nelis, Antoine, Patrice Héritier et Nicolas de Preux. Merci aussi à Josiane et Michel qui m'ont ouvert les portes de la librairie « C'est écrit ». Ainsi, en compagnie d'autres bibliophiles, j'ai affronté les mille difficultés qui transforment souvent le clavier de mon ordinateur en obstacle infranchissable.

Toute ma gratitude va enfin à tous les êtres, et ils sont nombreux, qui m'invitent avec une discrète insistance à me lancer dans la singulière aventure du métier d'homme.

Extrait de la publication

Avant-propos

« On ne naît pas homme, on le devient¹. »

J'aimerais unir ma voix, mes interrogations à celles de l'auteur de l'*Éloge de la folie*, prospecter à tâtons et rendre visite – sans souci d'exhaustivité et au gré des besoins – aux philosophes qui nous ont précédés pour leur emprunter ça et là des outils. Pourquoi ? L'exigence du quotidien oblige à tout mettre en œuvre pour risquer la singularité, assumer une place dans le monde, sauver sa peau. Risible projet ? Folie prétentieuse ? Peut-être. Ma condition me porte cependant à m'armer. Revers du sort, échecs, difficultés avec lesquelles on va bâtir une vie, tout invite à relever le défi implacable : *on ne naît pas homme, on le devient...*

Je suis handicapé. Démarche chaloupée, voix hésitante ; jusque dans mes gestes les plus infimes, mouvements abrupts de chef d'orchestre drôle et sans rythme : voilà le portrait de l'infirme.

1. Érasme, *Oeuvres choisies*, Le Livre de poche, 1991.

Dans cette quête, l'expérience de la marginalité peut ouvrir quelque porte singulière sur notre condition. Partir à la rencontre du faible pour forger un état d'esprit capable d'assumer la totalité de l'existence, telle est l'intuition fondamentale et hasardeuse de ce périple, enjoué, souhaitons-le.

Dernière précision : lorsque j'emploie le mot « homme », j'embrasse évidemment... la femme.

I

D'un combat joyeux

L'existence procède de la lutte, je ne le sais que trop.

À l'angle de la rue, le bus se profile. La nuit tombe. J'embrasse une ultime fois mes parents. Déjà les portes électriques me happent. Chaque fois, je songe qu'elles m'arrachent à tout jamais à ma famille. Puis c'est l'odeur rassurante des sièges, la moquette râche et sèche, le couloir étroit, les cendriers nauséabonds. Vite, je choisis une place près de la fenêtre pour consacrer les dernières minutes à m'emplir l'esprit d'images, celles de mes parents. Plus rien n'existe hors ces deux visages.

Rien ne peut s'opposer au départ, je le sais. L'autobus ne tarde d'ailleurs jamais à s'ébranler. Vite, toujours trop vite ! Un petit garçon fixe toujours ses parents. Il donnerait tout pour que la vitre se brise, pour que s'arrête le véhicule de son malheur. Déjà ils ne forment plus qu'un point qui s'évanouit dans le lointain, tout là-bas.

L'enfant pense à son sort. Passe encore d'être infirme, mais pourquoi le prive-t-on de ses parents? Il ne le comprend pas. Il se remémore avec force les événements qui, dimanche après dimanche, recommencent comme un cérémonial : d'abord la grasse matinée, au milieu du père et de la mère, à l'écoute de leurs mots simples. Les contes de fées issus de leur imagination ont mission de transporter son esprit loin, le plus loin possible de ce jour maudit. Plus tard dans la matinée, j'observe les mouvements gracieux de maman. Elle s'active finement dans la cuisine. Nous sommes ensemble... Goûtant la vie familiale, je me trouve presque heureux à savourer pour un temps des charmes discrets, des joies simples, tout ce qui durant la semaine va faire défaut!

Même maternel, le ragoût exige une pénible mastication. Dans la ruminat^{ion} je perçois le symbole de la journée qui conduit inéluctablement à la séparation. Chaque instant avec maman porte immanquablement le sceau d'une absence toute proche. Interminable, l'attente menace chaque minute et pèse. Les yeux rivés sur l'horloge, je passe l'après-midi à endurer la vanité du présentateur de télévision, triste augure insensible. Puis ce sont les insipides et stériles séries, *L'École des fans*, autant de minutes pétries d'attente désespérée. Sur le coup de 18 heures, la voiture familiale quitte la

maison bien-aimée pour regagner la ville et sa gare. Le père fait de l'humour pour nous détendre, en vain. Devant l'énorme édifice, des familles, touchées elles aussi par le handicap, attendent le bus chargé de nous amener à l'internat. Les secondes s'égrènent, lentes et douloureuses, paraissant pourtant, à mon souvenir, toujours trop courtes lorsque l'attente aura pris fin.

Alors, quand éclate près de moi le joyeux balbutiement d'un ami, je suis violemment arraché à la rêverie. On s'enquiert si tout va bien. La gorge serrée, je suis bien obligé de quitter le contact de la vitre glacée. Les regards des uns et des autres se croisent bientôt : ces visages lumineux m'accueillent. Tous tentent de conjurer la peine, tous partagent l'étrange condition : le nain sourit à pleines dents, le muet mène grand tapage. Seul le paralysé fixe encore le point que forment les siens.

Non, je ne suis pas seul à partager ce sort. La gorge se desserre, les complicités se renouent. L'autre vie, la vraie, reprend de force ses droits. Voilà ce que dicte la rencontre précoce avec l'isolement et la solitude : il faut que cela serve. Au combat ! Je dois mettre à profit la vie, trouver de la joie, sinon je suis perdu. Mais comment, comment donc ?

*

De bonne heure, l'existence s'est donc annoncée comme un combat. Les premières années de ma vie, je les ai vouées à la correction de la bête, à l'adaptation d'un corps rétif. La longue suite de ses dysfonctionnements exigeait mille efforts, il fallait y employer âme et corps, affronter les faux mouvements, maîtriser les spasmes, éviter les chutes, atteindre le lendemain sain plus que sauf. Souvent l'irrémédiable gagnait du terrain, souvent il semblait anéantir le présent. Chaque matin, le combat recommençait, les stratégies s'affinaient. Obstacle redoutable et reconnu, la résignation hostile était proscrite. Nulle astuce, nul effort ne pouvaient être épargnés. Loin de m'attrister, la lutte à livrer dispense sans trêve et de façon inattendue une joie authentique que j'ai invariablement retrouvée auprès des camarades qui m'entouraient. Soutenant le moral de cette singulière troupe, la jubilation venait couronner et transformer en triomphe tout progrès, toute réussite, même la plus insignifiante.

Ce que l'éthologie enseigne, l'infirme l'expérimente avec constance : les êtres organiques sont contraints, pour survivre, de combattre sans cesse contre leur état. Estropiés, nains, boiteux, thérapeutes, paralysés, voilà le milieu dans lequel je devais lutter et progresser. Curieux paradoxe : bien souvent, les situations les plus précaires disposent à la lutte. Interdisant la passivité, elles

incitent au défi. On peut fort bien se résigner pour un doigt coupé, un cheveu sur la langue, des oreilles décollées, même pour un pied plat... Mais pour certains qui baissant la garde se condamnent à une existence en marge, voire à la mort, il est périlleux de se laisser aller.

***Tenir debout d'abord,
la littérature ensuite !***

Pour ma part, la perspective d'aller droit donne des ailes. Sans motivation, il est vrai, le combat paraît vain et l'effort dépourvu d'utilité. Qui croise le fer avec les mille épreuves du jour, qui, tout entier, tend sa volonté pour effectuer le geste quotidien le plus anodin, peine à entrevoir l'aspect libérateur de la culture. Ce que d'aucuns prennent pour de la paresse relève bien souvent d'une ignorance et d'un désespoir. L'incontournable Maslow¹ prétend que « chaque individu aspire à satisfaire divers types de besoins, des plus primaires – les besoins physiologiques (faim, soif, sommeil, etc.) – aux plus essentiels, l'accomplissement de soi. Les besoins supérieurs ne peuvent apparaître que si les besoins inférieurs sont déjà satisfaits ». Pour l'ignorant complet que je fus, l'école semblait procéder

1. A. Maslow, *Vers une psychologie de l'être*, Fayard, 1989.

d'un luxe dérisoire. Comment, relégués au rang de corvée, lecture et calcul pourraient-ils apporter le moindre secours à un apprenti bipède qui redoublait d'efforts seulement pour conserver un équilibre précaire ? La marche ou la maîtrise de la fourchette surclassaient, et de loin, le syllabaire et l'arithmétique élémentaire.

Dans mes efforts, je me sentais entouré. Un bref regard vers un voisin m'apprenait déjà que la lutte s'étend à tous mes camarades, sinon au genre humain tout entier.

Or, la vie à côté des autres exigea bientôt un nouveau combat : vivre en commun. La cour de récréation offrait un étrange spectacle au nouveau venu. Casqué (pour éviter la commotion), je déambulais au milieu des boiteux, slalomais en dépit du bon sens entre les chaises roulantes, essayais de m'entendre avec la sourde. Le caractère abîmé de ces existences cabossées s'imposa donc. À travers le branchage des arbres, je me risquais parfois à pressentir l'autre monde, la ville, les badauds, les autres... Sous le casque mille interrogations, sur les lèvres un seul mot, hésitant : pourquoi ?

L'incompréhension force à tout mettre en œuvre pour échapper à la cruauté absurde du moment et lui opposer une franche résistance.

Ainsi, avec ce mot à la bouche, je retournais, seul, dans ma cour. Au milieu des jeux, je chassais

la tristesse. La compagnie finit par m'aider. Le soutien inconditionnel, les marques d'affection que je recevais m'incitèrent alors à donner à mon tour, mais cette « philanthropie » débutante se situait, sans pour autant l'exclure, en deçà de toute morale. Un esprit chagrin ne verra dans ce lien que l'expression d'une alliance générée avant tout par l'adversité. Soit, mais cela empêche-t-il qu'une authentique amitié s'y greffe et qu'elle la dépasse ? Au milieu des cris, des pleurs et des éclats de rire, j'ai appris la vaine et stérile cruauté de l'égoïsme, la douceur simple du geste consolateur. Devant un sort peu clément, l'union supplanté la lutte.

*

Suivie de bien des lectures, une rencontre m'a appris la valeur insoupçonnée d'un nouveau combat. Près de la pension vivait parmi les livres un homme âgé, l'aumônier de l'internat. Il opposait à sa santé précaire une joie souveraine qui exerça sur moi une curiosité faite d'abord d'incompréhension, mais bientôt pétrie d'admiration. Pour la première fois je prenais conscience que l'esprit (ou l'âme, comme on voudra) mérite quelque attention. Adolescent, j'ai deviné auprès du vieillard les charmes de la philosophie, les délices des *chooses de l'esprit*. Dès lors, deux

hommes veillèrent souvent à la lueur d'une lampe studieuse. Les discussions roulaient, les arguments s'affûtaient. Je m'armais pour la vie. Les yeux usés ouvraient ceux du jeune homme, les oreilles que l'outrage du temps avait bouchées écoutaient sans complaisance les rumeurs confuses d'un cœur gonflé d'incompréhension. Je lui disais les seize années d'institution, mon désarroi, l'étrange sentiment d'appartenir à un autre monde, monde riche, passionnant bien sûr, mais difficile pour l'être privé de ceux qu'il aimait. Le père bourrait méticuleusement sa pipe tandis que l'infirme parlait toujours, de l'internat, des camarades. Au cœur de la nuit, dans la bicoque, j'apprenais à exister.

Que dire des feux allumés par ce penseur discrètement éclairé dans un individu préoccupé sans mesure par les exigences d'un corps aux mille dégâts...? Au soir de sa vie, le prêtre léguait son héritage, en complète admiration devant un corps dur et tendre à la fois et devant un esprit obscurci par l'épreuve mais dont il sentait croître les forces. L'homme aux joues creuses, aux dents jaunies, qui devait bientôt mourir, œuvrait consciemment à la naissance d'un projet dont il ignorait tout. La construction de l'esprit, telle serait désormais la grande affaire, la terre promise. Restait à trouver le chemin. J'allais m'y employer avec gourmandise.

J'ai pressenti que le nouvel état si convoité permettrait de jeter un regard surpris sur la réalité, et de sauver la peau d'un prisonnier des entraves quotidiennes. La lutte entamée jadis contre le dysfonctionnement du corps envahissait le terrain tortueux de la pensée. Les exercices de prononciation, les étirements réalisés sur les muscles trouvaient leurs prolongements dans la délicate recherche d'une identité, dans l'élaboration d'une personnalité. Devant l'étrangeté de ma condition, je devais m'outiller. Voilà la seule évidence sur mon chemin !

Plus tard, en lisant Nietzsche, j'ai découvert la même soif, le même désir. Le philosophe qui invite à l'éternel dépassement de soi m'instruit : pour sauver ma peau, chaque pas est à inventer. Me mettre en marche, voilà ce qu'exige l'insoutenable précarité de mon être.

Cette tension, je la crois à l'œuvre chez plus d'un. Boris Cyrulnik confie avoir étudié la psychiatrie pour « régler un compte ». Après avoir assisté à la déportation de ses parents vers un camp de concentration auquel il échappera de justesse, il met son talent au service de l'homme. Le médecin éthologue s'empresse d'ajouter qu'il s'agit d'une noble motivation. Il cite Pierre Feyerreisen¹ : « Les enfants, les femmes, les étrangers,

1. Boris Cyrulnik, *Les Nourritures affectives*, Odile Jacob, 2000.

les Noirs, tous ceux qui ont eu à souffrir des autres deviennent souvent de meilleurs observateurs que ceux dont la personnalité se développe sans cet effort d'attention. » Dans son journal hédoniste Michel Onfray¹ emploie la même expression pour éclairer sa vocation littéraire. Il énumère d'illustres noms qui trouvent dans leur art un moyen d'échapper à d'anciens démons. Les adversités rencontrées constituent ainsi un terreau sur lequel l'existence va se construire. Sans culpabiliser ceux qui ne s'en sortent que difficilement, contentons-nous de nous référer à ces biographies qui rappellent que rien n'est à jamais « perdu ».

Fort de ce nouveau projet, j'ai donc commencé à transformer la précarité omniprésente de mon état en une source, un aiguillon. La faiblesse, cette fidèle compagne, prenait une dimension nouvelle. En somme, je tentais de l'assumer : le monde porterait la marque de ma fragilité, tout me le signalait. Mais une fois ce curieux constat établi, sa conquête hasardeuse pouvait commencer... dans la liberté et la joie.

Celui qui dès sa naissance côtoie la souffrance ou la douleur entame l'existence pourvu d'un réalisme bienfaiteur. En définitive, trop tôt avisé que la vie s'accompagne inexorablement

1. Michel Onfray, *Le Désir d'être un volcan*, Grasset, 1996.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 110158 ()
Imprimé en France

Extrait de la publication